

— Quelque secret! murmura l'oncle Roverin.

— Non! mon oncle; et tenez, lisez vous-même, si vous en avez la force.

A ces mots, le jeune gars lui remit le mémoire testamentaire, sortit et courut se jeter dans les bras de Corentine. Ils pleurèrent ensemble; la fermière, étonnée, n'eut pas besoin de le retenir au village.

— Toute ma vie je serai paysan! disait-il avec douleur.

— Oh! je comprends; ton pauvre père te l'ordonne! s'écria Corentine.

— J'obéirai!... mais Marcelle ne sera plus paysanne, elle!... Marcelle s'en va à Paris pour y être malheureuse, pour y mourir comme sa mère! comme la miennne!

— Non! non! elle n'y mourra pas! répartit Corentine avec feu. De loin, je veille sur elle! j'en ai le droit, cette fois-ci, vois-tu. Morgan est son subrogé-tuteur; il y a des lois en France. Notre enfant nous écrira, elle nous l'a promis... Et si la seconde femme de son père n'était pas bonne, par malheur, c'est moi, Pierre-Paul, c'est moi qui ferais le voyage de Paris!...

## XX.

## MARCELLE ET CLARISSE.

De Saint-Loup à Fougères, Marcelle ne cessa de sangloter; lorsqu'elle monta dans la diligence de Paris, ses larmes redoublèrent, mais la nuit vint, et le sommeil, tout puissant à son âge, finit par l'emporter.

Emilien put alors réfléchir longuement.

— Il faut, se dit-il, que Marcelle ne parle jamais à Clarisse ni des Roverin, ni même du bourg de Saint-Loup. Je le lui défendrai. Corentine a fait d'elle une enfant obéissante; elle suivra mes ordres à la lettre, et d'ailleurs, en ne parlant à personne de son village, elle oubliera plus vite son enfance de paysanne.

Emilien voulait, autant que possible, effacer les traces du passé. Telles étaient les conséquences funestes de sa visite au procureur du roi de Fougères, et de ses préventions contre la famille Roverin.

Peu d'heures après son départ précipité de Paris, passant d'une extrême fureur à une confiance extrême, il avait pensé bien différemment: il se fit une fête de son retour au village où sa seule présence dissiperait les rumeurs fâcheuses

et où chacun l'accueillerait avec joie comme un enfant du village. Il regrettait même un instant de n'avoir pas emmené Clarisse, qui aurait aussi retrouvé une famille à Saint-Loup. Maintenant, le père de Marcelle se proposait de lui donner des instructions qui devaient accroître sa défiance déjà fort grande envers sa belle-mère.

Les enfants sont beaucoup plus observateurs qu'on ne le croit en général; et comme nous le démontre le spirituel crayon de Gavarni qui n'exagère rien, leur jeune intelligence n'est pas moins terrible que leur naïveté. Marcelle remarqua fort bien toutes les impressions de Jacques Morgan et de Corentine.

Son père lui défendait de nommer les Roverin; sa bonne tante lui avait défendu de parler de Pierre-Paul; son père redoutait qu'elle dit toute la vérité à cette femme inconnue, qui allait lui servir de mère.

L'esprit de l'enfant travailla; et, nourrie par Corentine dans la haine de Paris, elle se prit à craindre, pour ne point dire à détester, sa belle-mère, la Parisienne.

A Paris, cependant, Clarisse, sans sortir de chez elle, avait tout à coup appris l'objet du voyage de son mari, car le comte de Lersant, à la sollicitation d'Ismène, était allé aux informations.

L'agent d'affaires, Bruny, lui en fournit d'incomplètes, mais qu'il trouva d'autant plus satisfaisantes qu'Emilien, né à Besançon, n'avait jamais parlé de ses rapports avec la Bretagne:

« M. Emilien Durantais, à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, avait épousé une jeune Bretonne qu'il eut le malheur de perdre peu après. »

Où s'était célébré le mariage, à Paris, en province? De quelle partie de la Bretagne était la première femme de M. Durantais? — Ceci ne fut point dit.

« Elle laissa en mourant une petite fille que sa sœur de lait avait élevée au village. »

Dans quel village? M. le comte ne le demanda point.

« Mais l'enfant, nommée Marcelle, venait d'être attaquée par un malfaiteur; les gens du canton accusaient son propre père; il était donc parti pour se justifier et reprendre sa fille qu'il ramènerait à Paris. »

Le comte déclara qu'à l'avenir sa porte serait fermée à M. Durantais, qui avait abusé de sa confiance. Il rédigea même en ce sens une lettre dont Ismène fut chargée. Ce fut donc de la pro-

pre bouche de sa protectrice bien-aimée que Clarisse fut renseignée sur le compte de Marcelle; elle poussa tout d'abord un cri de joie:

— Oh mon Dieu! dit elle. Sa petite fille était née avant notre mariage! Je suis heureuse!... Je t'aimerai, pauvre enfant sans mère! Je serai pour elle ce que vous fûtes pour moi, ma chère Ismène!

— Mon amie, répondit la comtesse de Lersant avec noblesse, ton premier mouvement est juste, il part d'un cœur généreux. Tu as raison de préférer ton malheur actuel à un malheur plus grand; ton mari, du moins, n'a pas été infidèle. Tu fais bien d'être indulgente et de vouloir accueillir maternellement l'enfant qu'on t'amène. J'é t'approuve, je te loue, je t'admire. Tu remplis ton devoir d'épouse chrétienne, et si tu parviens à aimer Marcelle, tu auras fait plus que ton devoir.

— Je priais pour elle, Ismène, quand je la croyais la fille d'une rivale vivante qui me déroba la tendresse de mon mari! Et je ne l'aimerais pas à présent! Tout mon bonheur m'est rendu! Ne le comprenez-vous pas?

— Si... mais, hélas! je ne puis le partager!

— Vous ma bienfaitrice, vous, ma sœur? murmura Clarisse avec un peu d'inquiétude.

Ismène reprit d'un ton triste, dont l'extrême tendresse ne corrigeait pas l'amertume:

— M. le comte de Lersant est justement indigné des procédés de M. Durantais, et moi, mon enfant, je ne saurais penser autrement que mon mari.

Clarisse sentit renaître ses douleurs.

— Eh quoi! dit-elle, vous ne pardonneriez plus à Emilien! Il a des torts envers vous, il mérite votre colère, je l'avoue, Ismène, mais il aura été mal conseillé, il réparera sa faute; vous savez bien qu'il est bon, qu'il est loyal...

— Clarisse! aime-le toujours, estime-le toujours! dit Ismène en présentant à regret la lettre du comte de Lersant. Moi, en te remettant ce message pour lui, j'obéis aux ordres de mon mari; je ne puis m'en dispenser.

— Cette lettre va causer une rupture entre nous! s'écria Clarisse en pleurant.

— Entre nous deux, jamais! dit Ismène d'un accent chaleureux.

Elle embrassa Clarisse, elle lui prodigua les noms les plus doux; Clarisse ne cessait de dire:

— Rempportez cette lettre fatale! ne m'oubliez pas à votre tour de la remettre à Emilien!

Il est fier, il est ombrageux; vos bontés l'humilient déjà! ô Ismène! je vous en conjure, obtenez de M. le comte de Lersant qu'il renonce à punir ainsi mon mari!...

— J'ai vainement essayée, mon enfant, dit Ismène découragée.

— Le malheur! encore le malheur! murmura Clarisse

Ismène remporta la lettre, mais M. le comte de Lersant fut inflexible; il la fit jeter à la poste, et Clarisse, qui la reconnut, perdit toute espérance.

A son éclair de bonheur succédait un nouvel orage.

Emilien allait donc trouver chez lui, dès le premier moment, un motif de s'irriter contre, ses bienfaiteurs, contre ses seuls amis, à elle. Emilien serait plus profondément blessé que jamais.

Clarisse n'avait plus sa liberté d'esprit. Plus d'expansion, plus de joie possible; ses appréhensions lui glaçaient le cœur.

Après deux nuits de fièvre, d'insomnie, de tortures, lorsqu'enfin Emilien monta dans l'escalier lorsqu'elle reconnut son pas, lorsqu'il ouvrit la porte, et parut avec Marcelle, elle pâlit d'une mortelle pâleur, et tomba défaillante sur un fauteuil.

Emilien pâlit aussi, car il attribua le trouble de sa femme à l'arrivée de sa fille; il crut que la défaillance réelle ou simulée de Clarisse était un symptôme de haine, et d'un ton dur:

— Qu'avez-vous donc, madame, dit-il; que signifie cet accueil?

— Je sais tout, murmura Clarisse, d'une voix étouffée.

— Je m'en aperçois, madame! répliqua Emilien Durantais.

## XXI.

## LA MAISON PATERNELLE.

Emilien Durantais n'était pas moins déconcerté qu'affligé par l'accueil imprévu de Clarisse.

Naturellement porté à se faire des illusions, il avait à loisir, durant son voyage, préparé ses phrases, ménagé ses effets et arrangé ses scènes comme un auteur de libretto. Il voulait trouver Clarisse au salon entre ses deux autres enfants: on l'embrasserait, on le fêterait, ou le questionnerait; il produirait sa petite Bretonne, sans

tout dire d'abord ; et rien ne se passait ainsi, loin de là.

On le recevait en pâissant, en tremblant, par malveillance, de dessein prémédité : aussi, tout en faisant ces déplorables suppositions, poursuivait-il avec aigreur :

— J'espérais que vous auriez attendu mes explications à moi ! mais les femmes sont toujours curieuses des secrets de leurs maris. Vous n'avez pu y tenir, vous êtes allée aux renseignements sans savoir si votre indiscretion ne me compromettrait pas....

Clarisse resta muette d'indignation : au lieu de s'excuser de son long silence, Emilien récriminait sans égards et sans pitié pour elle. Il ajoutait d'un ton ironique :

— Je vous dois des remerciements, vous m'épargnez le soin de vous faire mes confidences, et bref, madame, puisque *vous savez tout*.... je vous présente ma fille du premier lit, Marcelle, qui, pour sa part, je crois, ne mérite pas votre froideur.

Clarisse, par un effort suprême, se releva :

— Emilien, dit-elle, ne voyez-vous pas que je suis anéantie !

Puis, s'adressant à Marcelle :

— Ma fille, mon enfant, viens à moi !

Mais Marcelle effarouchée se serra contre son père. Elle trouvait affreuse à voir cette femme pâle comme un spectre, qui s'était dressée sans faire un pas, et qui la regardait avec des yeux égarés.

— Viens donc, Marcelle ! répéta Clarisse, je suis ta mère....

— Non ! vous n'êtes pas ma mère, vous ! répondit la sauvage petite Bretonne ; ma mère est morte !

Clarisse voulut s'avancer, les forces lui manquèrent ; Marcelle lui refusait le nom de mère, et la lettre posée sur la cheminée frappait encore ses regards.

— Emilien, dit-elle, venez donc, vous au moins !

Il alla l'aider à se relever.

— Mais c'est de l'horreur que ma fille vous inspire ! dit-il avec un accent de sourde colère.

Clarisse était complètement évanouie. Immobile, blême, la tête pendante, ne donnant plus signe de vie, elle faisait peur à Marcelle, qui s'enfuit à l'extrémité du salon.

Emilien, ne voulant pas appeler de secours, cherchait des sels et trépassait d'impatience.

Plusieurs exclamations violentes lui échappèrent.

La terreur de Marcelle redoubla.

Elle se blottit dans un coin, les mains sur les yeux ; elle n'osait faire un mouvement ; elle retenait ses pleurs.

Voilà comment elle fut introduite dans la maison paternelle.

Les premières paroles qu'elle y prononça furent naïvement hostiles et affligèrent Clarisse.

Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait accroissait ses répugnances pour Paris et pour *la Parisienne*. Au village, chez les Roverin, chez les Gillet, chez les Morgan, elle n'avait jamais assisté à de semblables scènes. Au château de Beauval, que lui rappelait le beau salon où elle se trouvait, une paix charmante régnait toujours.

Marcelle avait entendu son père se plaindre d'être mal accueilli ; Marcelle devait naturellement donner tort à sa marâtre.

Et pourtant, à peine remise, Clarisse dit à Emilien :

— Amenez-moi donc votre Marcelle, mon ami, je vous promets de l'aimer !

Vains efforts ! ces paroles étaient dites d'une voix haletante, Clarisse tremblait encore convulsivement ; Marcelle se mit à genoux.

— J'ai peur ! mon père ! cria-t-elle, je ne veux pas !.... laissez-moi !....

— Allons ! dit Emilien avec humeur, vous avez effrayé cet enfant !.... Où sont donc Gilbert et Léonie ?.... Ah ! je m'attendais à être mieux reçu !....

— C'est vous, c'est vous qui m'adressez des reproches, murmura Clarisse. Est-ce donc ma faute, si votre fille ne me connaît pas ?....

— Assez ! interrompit durement Emilien ; je veux revoir mes enfants !....

Jacques Morgan ne parlait jamais ainsi à Corentine ; mais aussi, le soir, à son retour du travail, elle venait au-devant de lui tenant Renée d'une main, Marcelle de l'autre. Et au Moire, quand rentrait Gervais Roverin, Denise, Mariette, Périne et leurs frères, et Pierre-Paul, accouraient joyeusement.

— Ici ce n'est pas comme ça, pensait Marcelle, il faut que mon père demande ses enfants deux fois.

Gilbert et Léonie parurent enfin. Le petit garçon avait trois ans à peine, la petite fille n'en avait pas deux.

Emilien les prit dans ses bras et les portant à Marcelle :

— Voilà ton frère, voici ta sœur, lui dit-il.

Marcelle sourit enfin ; elle leur rendit caresses pour caresses, et Clarisse, craignant d'effrayer encore la sauvage petite Bretonne, Clarisse n'osa même avancer.

— Cette enfant me hait d'instinct, pensa-t-elle.

Emilien se rapprocha de sa femme.

— Vous voyez qu'elle est douce et tendre, lui dit-il ; si vous aviez su vous y prendre, elle vous aimerait déjà !

— Plaise à Dieu ! répondit Clarisse avec amertume, que mes soins parviennent à l'appriivoiser !

Emilien, mécontent de lui, devait prendre en mauvaise part jusqu'à ces paroles. Les hommes faibles sont souvent cruels. Clarisse s'était contenue, elle se montrait prête à faire tous ses efforts pour triompher de l'aversion de Marcelle, et peu de femmes eussent enduré avec tant de patience des leçons injustes ; Emilien répliqua néanmoins :

— Qu'a-t-elle donc de si farouche pour que vous vous exprimiez ainsi ? Regardez-la, elle retrouve sa gaieté, malgré votre présence.

— Dois-je me retirer ? demanda Clarisse vivement blessée.

— Allons ! du dépit maintenant !.... Cette enfant est charmante, pleine d'intelligence, de sensibilité, de dispositions heureuses ; mais vous voici montée contre elle et contre moi. Je vous croyais indulgente, Clarisse. Vous me faites un crime d'un secret que j'ai cru nécessaire dans l'origine. Eh ! mon Dieu ! c'est par amour pour vous que je me suis condamné au silence ; et, si j'avais eu le malheur de perdre Marcelle, comme j'ai failli la perdre deux fois, vous n'auriez jamais rien su....

— Vous vous trompez, mon ami. Depuis le temps de sa grande maladie, je sais qu'elle existe....

— Vous ? dit Emilien stupéfait.

— Moi seule ! Dans votre délire vous l'appeliez, elle et sa mère Corentine....

— Corentine n'est pas sa mère, c'est sa nourrice, une noble femme !.... Mais, puisque mon délire m'a trahi, pourquoi ne m'en avoir jamais parlé ?

— Je respectais des secrets que je croyais précieuses à révéler à sa femme. Je pleurais....

— Vous pouviez me croire capable de vous tromper, Clarisse ! dit Emilien avec douceur.

— Aussi ai-je été tout heureuse quand Ismène est venue, d'elle-même, m'apprendre que Marcelle est votre fille légitime.

— Ismène ! d'elle-même ! répéta Emilien qui ajouta bientôt sur le ton amer : — Vous étiez tout heureuse ; et c'est sans doute par un excès de joie que vous vous êtes trouvée mal tout à l'heure !....

Sur ces mots, il s'écria violemment :

— Vos Lersant ne m'épargneront aucun outrage !

A l'éclat de voix de leur père, les trois enfants se turent. Marcelle reprit son air farouche.

Clarisse n'avait pu s'empêcher de tourner les yeux du côté de la lettre qu'Emilien aperçut aussitôt. Il en reconnut l'écriture et avec emportement :

— Très bien ! ceci va mettre le comble à la mesure, voyons !

— O mon Dieu ! n'ouvrez pas encore ! dit Clarisse frémissant.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Laissez-moi vous préparer à cette lecture.

— Vous savez donc ce que m'écrit M. le comte de Lersant.

— Je crains de le savoir !.... attendez ! écoutez !....

— A quoi bon ? Suis-je une de ces natures faibles qui ne savent pas résister à un choc !.... Je devine le contenu de cette lettre ; je vois dans quel conciliabule on l'a combinée... On veut me faire bannir Marcelle de chez moi ! n'espérez point cela, madame !....

— Emilien ! s'écria Clarisse à bout de patience, vous êtes le plus injuste des hommes !....

Emilien haussa les épaules et brisa le cachet. Clarisse jeta un cri de douleur, Gilbert et Léonie coururent à elle.

Marcelle demeura seule, observant son père qui lisait en rugissant, sa marâtre qui tremblait et pâissait de nouveau, son petit frère et sa petite sœur qui pleuraient dans les bras de leur mère.

Nous transcrivons textuellement la lettre de M. le comte de Lersant, qui venait de renoncer au service militaire, mais unissait la franchise du soldat au ton mesuré d'un gentilhomme de cour :

« Monsieur,

« J'apprends avec les plus vifs regrets, quel-

ques années trop tard à mon sens, que vous avez été marié une première fois et même que vous avez eu un enfant de ce premier mariage.

» La comtesse de Lersant, qui vous a accordé la main de sa pupille, partage, monsieur, tous mes pénibles regrets.

» Vous êtes irréprochable au point de vue des lois ; je crois devoir vous en féliciter.

» L'êtes-vous également vis-à-vis de notre famille ? je vous en laisse juge.

» Votre fille du premier lit, Mlle Marcelle Durantais, que vous ramenez en Bretagne, a, m'assure-t-on, une fortune indépendante ; je m'en réjouis sincèrement.

» Mais Mme Durantais, Gilbert et Léonie, ses enfants, ne sauraient en aucune manière bénéficier de l'aisance de cette mineure. (Vous me pardonnerez, monsieur, de parler presque en légiste, je n'use qu'à contre-cœur de ce style.)

» Par un motif de plus, monsieur, vous souffrirez donc que notre sollicitude redouble envers Mme Durantais et ses enfants, car notre intérêt pour eux s'accroît à un degré que votre délicatesse vous fera comprendre.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre obéissant serviteur.

» Le comte de LERSANT. »

» P. S. Mme Durantais refuse de recevoir la présente lettre des mains de Mme la comtesse de Lersant qui me supplie de l'anéantir. *Ces dames en ignorent absolument le contenu.* Elle s'imaginait sans doute que j'ai eu la maladresse de sortir des bornes des convenances envers le mari de notre meilleure amie. Mais moi qui ai scrupuleusement pesé chacune de mes moindres expressions, j'ai hâte, monsieur, de vous faire connaître toute ma pensée, avec la franchise d'un militaire, avec la droiture d'un homme d'honneur.

» Veuillez, de nouveau, agréer mes salutations.

» Comte de L. »

Emilien traduisit au fur et à mesure ces phrases sèchement polies :

— « *Quelques années trop tard* » signifie que j'ai abusé de leur confiance, que j'ai voulu à toute force épouser la fortune et la dot de Clarisse.

« Je suis irréprochable devant les lois, » mais devant les lois seulement ; on veut rompre avec moi toutes relations, on brise les derniers liens

de famille avec une courtoisie mille fois plus cruelle que des injures. Et, comme j'ai ruiné Clarisse, on me reproche jusqu'aux biens que possède Marcelle. Puis-je désormais trouver humiliant qu'on accable ma femme de présents de tous genres ? mais sans cela elle vivrait aux dépens de sa belle-fille. M. le comte de Lersant est susceptible pour la pupille de Mme la comtesse... Et moi, ai-je droit d'être fier désormais ? je ne suis qu'un indigne trompeur ! J'ai déguisé la vérité par mon silence ; ma délicatesse doit me faire comprendre que je suis indélicat ! *En homme d'honneur*, on me déclare que j'ai forfait à l'honneur. Vos expressions sont scrupuleusement pesées, M. le comte !... Mais la forme n'emporte pas le fond, et je... »

Emilien, même mentalement, ne put achever par une menace, la voix de sa conscience lui criait :

— Non ! il ne m'accuse pas à tort ! les apparences me condamnent, et plus que les apparences !... Il a le droit d'être sévère, je n'ai pas celui d'être ingrat !... Ce n'est que trop vrai, mon Dieu ! je les ai tous trompés !

Alors cette nature mobile et faible, tout à l'heure follement irritée, tomba dans un découragement profond.

La lettre qu'il froissait avec rage, s'échappa de ses mains, la rougeur lui monta au visage, des larmes baignèrent ses yeux, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

Marcelle aussitôt courut à lui, et l'embrassant avec effusion, elle dit à Clarisse :

— Vous faites pleurer mon père, vous !... Vous êtes une méchante !

Clarisse pourtant repoussait ses propres enfants et, s'approchant de son mari, lui disait avec tendresse :

— Je suis innocente du contenu de cette lettre. Je t'aime, j'aime tes trois enfants ; courage, Emilien, mon ami !... »

Emilien prit la main de Clarisse et la portant à ses lèvres :

— Tu es un ange ! tu pardonnes toujours !

Puis il dit à Marcelle :

— Tu te trompes, ma fille, elle est bonne, elle m'aime bien, ce n'est pas elle qui m'a fait pleurer... Embrasse-la !... Obéis donc !

Marcelle se rappela les ordres de Corentine, elle obéit à son père ; elle obéit, c'est-à-dire qu'elle reçut froidement un baiser sans le rendre.

Mais elle dut essuyer à son front deux larmes brûlantes de Clarisse sa marâtre.

Dès que les trois enfants eurent été emmenés dans leur chambre, Emilien resté en tête-à-tête avec sa jeune femme reconnut tous ses torts mais fit valoir éloquemment les circonstances qui les atténuèrent :

Ce n'était point par un calcul intéressé qu'il avait cru devoir cacher l'existence de Marcelle. Il voulait d'abord tout déclarer avec une loyale franchise ; mais à mesure que son amour avait grandi, la crainte d'essuyer un refus fit chanceler sa résolution ; il renvoya de jour en jour un aveu, qu'il n'osa plus faire, au moment où il vit ses vœux comblés par Clarisse, la comtesse et le comte de Lersant.

— Il y allait du bonheur de ma vie, dit Emilien avec effusion, je t'aimais comme je t'aime, comme je t'aimerai toujours ! Je tremblai de te perdre ; je gardai le silence. Je fus coupable... Eh bien ! si tu n'étais pas à moi, Clarisse, si l'on pouvait encore me refuser ta main, et pourtant si, dans l'avenir, j'apercevais les maux dont je souffre aujourd'hui, non ! je n'hésiterais pas à commettre la même faute ! Plus tu te montres généreuse et dévouée, plus tu opposes de douceur à mes emportements, de sagesse à ma folie, d'indulgence à mon injustice, plus je t'aime et moins je pourrais me résigner à vivre sans ton amour !

Clarisse était consolée, Clarisse était radieuse ; Emilien ajouta en lui tendant la lettre du comte de Lersant :

— Il a le droit de m'écrire ainsi, j'en conviens ! mes réticences m'ont justement attiré cette leçon sévère ; il a raison !... mais, si j'avais parlé trop tôt, moi, serais-tu ma femme, Clarisse ? la mère de mes enfants, mon amie, mon ange consolateur !... On m'humilie froidement, et ma fierté subit la torture, mais je suis à tes genoux, et je baise tes mains, et tu me pardonnes !

— Oui, Emilien, avec bonheur ! dit Clarisse de sa voix la plus tendre ; mais combien de souffrances tu te serais épargnées à toi-même en me disant plus tôt la vérité ? Je t'en aurais gardé le secret, Emilien, et avec le concours d'Ismène, j'aurais peut-être détourné l'orage. Je me serais faite ta complice, Emilien ; j'aurais pris sur moi toute la faute, j'aurais dit que je sa-

vais tout avant notre mariage, et qu'en te taisant tu cédaï à mes conseils... »

Emilien soupira, puis transporté de reconnaissance :

— O Clarisse ! dit-il, je ne suis pas digne d'une compagne telle que toi !

— Ne devais-tu pas être sûr que ta fille serait ma fille, poursuivit la jeune femme, que je l'aimerais, parce que je t'aime, et qu'enfin je serais heureuse de rendre à une orpheline les bienfaits que d'autres m'ont prodigués à moi orpheline comme elle !

— Tiens, Clarisse ! reprit Emilien, je voulais répondre en homme à M. le comte de Lersant ; moi aussi, j'aurais mesuré mes expressions, mais je l'aurais blessé à mon tour. Je lui aurais fait sentir qu'il ne doit sa position de fortune qu'à son mariage et qu'il jouit des biens d'une famille étrangère à la sienne, puisque tout ce qu'il possède provient du marquis de Ponthervé.

— O mon Dieu ! s'écria Clarisse avec effroi, jure-moi de ne jamais rien dire de semblable !...

— Je te le jure ! Clarisse ! Pour te donner la preuve de mon repentir, je te ferai le sacrifice de ma vengeance ! Je supporterai des outrages qui me déchirent le cœur, je garderai le silence. Tu répondras toi-même, et ma cause, j'en suis sûr, sera noblement défendue !

Clarisse devait s'acquitter de cette mission délicate avec une exquise délicatesse.

## XXII.

### LE MAL DU PAYS.

La réponse de Clarisse au comte de Lersant, chef-d'œuvre de grâce, de bon goût et de sensibilité, le pénétra d'admiration. Il la relut à plusieurs reprises, et plus vivement touché chaque fois, il dit à Ismène :

— Madame, je regrette que Clarisse ne soit pas ma fille à moi, mais elle est digne d'être la vôtre ; vous l'avez élevée, vous l'avez formée. Si je suis ravi de sa noblesse de cœur, je n'en suis pas surpris !

— Edouard, répondit Ismène, vous me comblez de joie en parlant ainsi ; vous aimez donc Clarisse comme je l'aime !

— Continuez à la protéger, ma chère amie. Ne négligez rien pour la rendre moins à plaindre. Qu'elle sache bien que notre maison est toujours la sienne, son asile et celui de ses enfants... »